

Face au mouvement du monde

Les destinées sentimentales. Olivier Assayas

Jacques Kermabon

Number 103-104, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23802ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (2000). Review of [Face au mouvement du monde / *Les destinées sentimentales.* Olivier Assayas]. *24 images*, (103-104), 59–59.

FACE AU MOUVEMENT DU MONDE

PAR JACQUES KERMABON

LES DESTINÉES SENTIMENTALES ■ Olivier Assayas

Chardonne, pour aller jusqu'à toi quel drôle de chemin il m'a fallu prendre. Cinéaste un brin surestimé, figure d'un certain jeune cinéma contemporain, Olivier Assayas nous séduit étrangement aujourd'hui en investissant le genre fresque romanesque en costumes d'époque. Jacques Chardonne, cet écrivain guère lu, cumule, il faut le dire, plusieurs handicaps dont celui d'avoir été collaborateur pendant la guerre, ce qui lui valut quelques mois de prison à la Libération. Chardonne dénonce la fin d'un monde, l'avènement de la barbarie et demeure par-dessus tout le romancier de l'amour conjugal. Il y a plus exaltant et *Les destinées sentimentales* pourrait même prêter le flanc aux sarcasmes avec son action qui oscille entre les préoccupations de la bourgeoisie industrielle charentaise (on doit à ce département français le nom de pantoufles excellemment molletonnées) et un chalet suisse comme incarnation du bonheur, puis, présenté comme le lieu de la vie facile, le Paris de Montparnasse.

La préface de Chardonne qui lors d'une réédition du roman en 1953¹, situe l'ambition de son entreprise romanesque à l'image des personnages dépeints, responsables d'une marque prestigieuse de porcelaine de Limoges, est peut-être aussi celle du film: «Le respect de la vérité est à chaque ligne de ce roman; il est dans sa forme modeste et dans une grande attention au moindre détail. Je n'ai guère improvisé. [...] Tout est sentiment chez l'homme, son amour pour son ouvrage, sa confiance dans l'objet qu'il façonne, son souci de la qualité, si étrange dans ce monde éphémère et ténébreux». Chaque poste de cette production est ainsi digne d'éloges: la lumière d'Éric Gautier, les costumes, le son, le casting — le moindre personnage impose au premier instant sa présence... Olivier Assayas a pris le temps de s'imprégner de la région, de se documenter sur les outils, les machines, les gestes des

ouvriers de la fabrique, mais aussi ceux des vigneron (l'autre branche de la famille mise en scène fait du cognac), la manière de prélever un échantillon d'un tonneau, d'apprécier les tonalités d'une porcelaine... Il ne s'attarde pas pour autant sur ces détails qui passent très vite comme des gestes quotidiens, naturels. Il met aussi tout son savoir-faire de metteur en scène pour dynamiser chaque scène. La caméra, très mobile, suit les personnages rarement immobiles à coups de panoramiques, passe de l'un à l'autre dans le même plan. Ou bien un changement d'axe les raccorde dans un autre mouvement. La profondeur de champ est le plus souvent réduite et la netteté, pas toujours sur le personnage central du plan. Nous ne décrivons pas là un système, mais une tendance. Il faudrait nuancer, évoquer les manières de capter les lumières différentes des espaces et des saisons, la façon de jouer souvent de la surexposition sur la figure de Pauline (Emmanuelle Béart)¹. En un mot, en introduisant le filmage contemporain qui est le sien et l'associant à un souci documentaire, Assayas donne vie à cette province du début du siècle.

Nous accompagnons le destin de ces entrepreneurs bourgeois, qui dans le cognac (Barnery), qui dans la porcelaine (Pommerel), pris en tenailles par les multiples écueils de la modernité: concurrence internationale, déclin d'une certaine idée de la qualité, mode de fabrication industriel, montée des revendications populaires, Première Guerre mondiale, crise de 1929. La question qui hante ces familles tient au maintien de l'excellence de leur fabrication: comment conserver son identité au sein d'un monde qui bouge. Elle fait écho, à un niveau individuel, au destin de Jean Barnery. Pasteur à Barbabac avec une première femme, jeune



Assayas donne vie à cette province du début du siècle. Pauline (Emmanuelle Béart).

remarié insouciant avec Pauline au cœur de l'alpage suisse, chef d'entreprise à Limoges, caporal embarqué à la guerre, il vit plusieurs vies sous nos yeux. À la fin de sa vie, il constate combien il est étrange d'avoir été un homme dont on ne se souvient plus. Il comprend que la seule valeur qui vaille c'est l'amour, ce que lui avait fait entendre sa femme lors d'une de leurs premières conversations. «Pourquoi ne peut-on pas consentir à être heureux?» lui demandait-elle quand ils vivent dans leur chalet suisse et qu'il s'apprette à prendre les rênes de la fabrique Barnery. L'amour tout court du côté des femmes, l'amour tout court du côté des hommes. Pour Jean et Pauline, le mariage aura incarné le temps d'une lente initiation réciproque à ces deux sentiments qui peuvent donner un sens à la vie. ■

1. La place manque ici, mais la construction globale, très précise, avec des moments qui se répondent d'un bout à l'autre du film et ébauchent une structure en pont (la fin renvoyant au début avec, au centre, le moment de bonheur en Suisse), mériterait d'être détaillée.

LES DESTINÉES SENTIMENTALES

France 2000. Ré.: Olivier Assayas. Scé.: Assayas et Jacques Fieschi, d'après Jacques Chardonne. Ph.: Éric Gautier. Mont.: Luc Barnier. Mus.: Guillaume Lekeu. Int.: Emmanuelle Béart, Charles Berling, Isabelle Huppert, Olivier Perrier, Julie Depardieu. 180 minutes. Couleur.